Document généré le 19 avr. 2024 20:05

Jeu
Revue de théâtre

Bloc-notes

Michel Vaïs

Numéro 57, 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27331ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Vaïs, M. (1990). Bloc-notes. *Jeu*, (57), 213–216.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

bloc-notes

par michel vaïs

la mort du père

Le 7 décembre 1990, Jean Duceppe nous a quittés. Comme l'a dit ce jour-là le président de l'Union des Artistes, Serge Turgeon, c'est une partie de l'âme du Québec qui a alors disparu. Celui qui a bâti de toutes pièces une compagnie vouée à «un théâtre d'émotion et d'identification» (voir notre dossier dans *Jeu* 29) était sans doute le plus connu et le plus aimé des acteurs québécois. Comédien sensible et puissant, grande figure nationaliste et homme d'affaires averti, Jean Duceppe devait sa réussite à un heureux dosage entre ces trois ingrédients.

Né à Montréal en 1924 dans une famille de dix-huit enfants et orphelin en bas âge, Duceppe est entré dans la carrière par hasard, en donnant la réplique dans des cours de théâtre qu'il ne pouvait se payer, ceux de Sita Riddez. Habile dans tous les rôles, de l'Arcade au Monument National (c'est lui qu'on appelait pour remplacer au pied levé un collègue malade), il ne passa qu'un été chez les Compagnons de saint Laurent, assigné à la peinture de la maison de la troupe! C'est Jean-Louis Roux qui l'y avait amené, en disant au Père Legault que ce gars-là «valait mieux que les rôles qu'il jouait»; mais ce dernier avait trouvé son accent et son allure peu distingués. À 26 ans, une opération pour l'appendicite lui fait prendre des rondeurs, et Duceppe, jusque-là malingre, commence à jouer des rôles de personnages plus âgés que lui : truands, chefs, pères de famille. C'est ainsi que pendant quarante ans, grâce à Marcel Dubé qui écrit plusieurs rôles pour lui à la télévision, et grâce à des personnages qu'il a totalement marqués de son souffle comme celui de Willie Loman dans *la Mort d'un commis voyageur* (qu'il a repris trois fois à la scène en treize ans et une fois pour la télévision), il devient l'image même du père dans le théâtre québécois. Ajoutons, parmi les rôles impérissables de sa carrière, celui de Duplessis dans *Duplessis et le Chef* de John Thomas McDonough, rôle qui mûrit aussi magnifiquement avec lui et qui draîna des foules au Théâtre Port-Royal de la Place des Arts, où sa compagnie est installée depuis 1973. Outre ce temple bourgeois (que beaucoup appelaient alors «la Place des Autres»), d'autres lieux ont accueilli des centaines de milliers de spectateurs répondant à l'appel de Duceppe dans les théâtres d'été qu'il a fondés, et dont le plus important est le Théâtre des Prairies, à Joliette, comme lors des nombreuses tournées qu'il organisa, d'abord avec le Théâtre populaire Molson, puis plus récemment avec la compagnie qui porte son nom.

Le grand pari de Jean Duceppe était de faire venir les hommes au théâtre. Les femmes, disait-il souvent, nous suivront de toutes façons, mais amener les maris à quitter leurs allées de quilles ou la partie de hockey du samedi soir, c'est une autre histoire. Cela explique en grande partie le choix qu'il faisait de comédiens déjà connus par la télévision, et surtout, celui de son répertoire de prédilection : soit des pièces divertissantes, ou encore des drames où existe un puissant facteur d'identification par le biais d'un personnage ou d'un message à portée sociale. Et ce pari, Duceppe l'a gagné puisque sa compagnie, qui joue la plupart du temps dans des salles remplies à plus de quatre-vingt dix pour cent, (d'où sa relative imperméabilité à la critique) a touché en 1990 les 19 500 abonnés.

Si la Compagnie Jean-Duceppe a été souvent malmenée par la critique «de gauche», c'est à cause de ses reprises fréquentes des grands succès de Broadway et de Londres, ainsi que son ouverture systématique au répertoire américain dans des adaptations québécoises gommant nos différences culturelles. Certes, Duceppe a mis à

l'affiche des pièces d'auteurs québécois, de Jean Barbeau à René Daniel Dubois, et d'Élisabeth Bourget à Marie Laberge. Mais son public, habitué aux «valeurs sûres», boudait un peu ces créations, du moins jusqu'à ce qu'une «valeur sûre» québécoise, Michel Tremblay, y créât sa *Maison suspendue* en 1990.

Grande figure nationaliste, Jean Duceppe s'est fait connaître du grand public par une carrière de vingt-cinq ans à la radio. Notamment à CKAC et à Radio-Canada, il anima quotidiennement des émissions matinales, fustigeant telle compagnie trop anglicisée ou encourageant tel syndicat en grève, proclamant tout haut ce que beaucoup n'osaient penser que tout bas. Président de l'Union des Artistes de 1957 à 1959, partisan flamboyant du oui au référendum de 1980, décoré de l'Ordre National par René Lévesque (en même temps que Félix Leclerc et Maurice Richard), Duceppe était sans doute le seul à pouvoir mobiliser des centaines de milliers de Québécois derrière le défilé de la Saint-Jean Baptiste le 25 juin dernier, sans la moindre violence, dans le calme et la dignité. Lié dès le début des années soixante à la Société Saint-Jean Baptiste, qui lui décerna le prix Victor-Morin en 1968, il fut aussi lauréat du prix Molson du Conseil des Arts du Canada en 1978, du prix Denise-Pelletier du Gouvernement du Québec en 1979, et fut consacré meilleur comédien au Gala des Artistes en 1971 et «Grand Montréalais» en 1990.

Homme des paradoxes, si Jean Duceppe a eu du succès en affaires et même dans sa carrière personnelle (longtemps le mieux payé des acteurs québécois, il racontait avec humour comment il négociait ses cachets!), c'est grâce à des rôles de «perdants» comme Willie Loman ou d'antihéros comme ceux des drames de Marcel Dubé. S'il a toujours été considéré comme un grand patriote, c'est pourtant lui qui a le plus contribué à populariser ici le théâtre américain, au détriment par exemple du répertoire français, dont seules *les Trois Farces* de Molière ont été données par sa compagnie en 1974. Et s'il a entretenu une longue histoire d'amour avec son public, il souffrait de la froideur de plusieurs critiques. (À cet égard, le dossier de *Jeu* 29 l'avait étonnamment ravi.) Bref, c'est un être chaleureux que nous perdons, affable mais capable de saintes colères, un homme vulnérable malgré son immense stature sociale, un de nos rares personnages publics d'envergure nationale à avoir passé une grande partie de sa vie sur un plateau de théâtre.

Jean Duceppe.

la révérence d'un grand comique

Gaétan Labrèche n'est plus. Le maître du théâtre de boulevard, dont les facéties ont maintes fois brûlé les planches du Rideau Vert dans les années soixante, puis de plusieurs théâtres d'été, s'est éteint fin novembre à l'âge de cinquante-neuf ans. Compagnon de saint Laurent dans les années quarante, fort à l'aise dans les premiers Molière du T.N.M. au cours de la décennie suivante (on le remarqua à Paris lors d'une des tournées de cette jeune compagnie), Labrèche joua Marivaux, Jean Anouilh, Brendan Behan, Marc-Gilbert Sauvajon, et même Shakespeare, à Stratford, où on l'avait invité avec d'autres Québécois à faire partie de la cour française dans *Henry V* et *Henry VI*. Autodidacte, Labrèche était acteur, rien qu'acteur, mais totalement cela.

À la fin de sa vie, il aurait aimé tenir à nouveau des rôles dramatiques comme il l'avait fait en début de carrière à CKAC, puis dans des mélodrames de tournée. On se souvient avec émotion d'un des derniers rôles de Gaétan Labrèche, celui du bouillant et délirant Carlos Homenides de Histangua dans *la Puce à l'oreille* de Feydeau au T.N.M., en mars 1990. (Voir le compte rendu d'Alexandre Lazaridès dans *Jeu* 55.)

kantor n'est plus

Le metteur en scène polonais Tadeusz Kantor est décédé dans la nuit du 7 au 8 décembre 1990, à l'âge de soixante-quinze ans. Il avait fondé en 1955 sa compagnie Cricot 2 à Cracovie, et s'était fait connaître par l'Occident grâce à *la Classe morte*, qu'il présenta en France en 1975, puis *Wielopole, Wielopole* et *Qu'ils crèvent les artistes!* Également peintre et performer, il était toujours lui-même «présent» dans ses spectacles, jouant son propre personnage et faisant «de sa propre vie, un objet figé, une citation» (Brunella Eruli, «Les attracteurs étranges», *Jeu* 55). Kantor était l'auteur du *Théâtre de la mort*, ou plus exactement, des textes réunis et présentés par Denis Bablet sous ce titre aux Éditions l'Âge d'Homme en 1977.

Tadeusz Kantor.
Photo : Enguérand.

millaire de bergerac et le prix jan-doat

Le 3 décembre 1990, l'Association des anciens du Conservatoire d'art dramatique de Montréal décernait le prix Jan-Doat, qui récompense depuis quatre ans un jeune diplômé faisant maintenant carrière. Cette année, deux comédiennes, Marie Brassard et Pascale Montpetit et deux comédiens, François Godin et Luc Picard, étaient en lice pour s'être distingués dans des productions de la dernière saison. Ce sont les filles qui ont remporté le prix ex-æquo, se partageant ainsi une bourse de mille dollars. Il est à noter que le commanditaire de l'an dernier s'était retiré (nous ne le nommerons donc pas...), mais celui qui avait pris l'initiative de créer le prix Jan-Doat en 1987, Albert Millaire, a magnanimement et généreusement versé la somme de sa poche. Comme eût dit Cyrano de Bergerac : «Rien ne me reste [...] Mais quel geste!...» Bravo aux lauréats et à leur mécène.

du théâtre à l'école secondaire

Une heureuse initiative de l'école Paul-Gérin-Lajoie et de la Commission scolaire Sainte-Croix permettra à une vingtaine d'élèves, dès septembre 1991 et pour la première fois dans la région métropolitaine, de s'inscrire à une «concentration en art dramatique», en conformité avec les objectifs des programmes du ministère de l'Éducation du Québec. Appuyé par le Conservatoire d'art dramatique de Montréal, le programme offrira des cours dits «en bavette», donnés à l'extérieur de l'horaire à raison de quatre heures par semaine, en échange de quoi le temps alloué pour suivre le programme régulier est légèrement réduit. En outre, l'élève pourra, tout au long de ses cinq années de formation, se familiariser avec les techniques de scène au moment des productions, explorer la conception d'éclairage et de son, la conception et la réalisation des décors et des costumes, la régie et la direction de production. Les cours d'éducation physique, d'arts plastiques, d'histoire et même d'éducation économique feront aussi place au théâtre comme objet d'étude pour ce groupe d'élèves. Les responsables de ce nouveau programme espèrent ainsi préparer plus adéquatement la relève et, au-delà du groupe cible, contribuer à développer le sentiment d'appartenance envers l'école par tous. Ayant déjà reçu de

sa Commission scolaire une première somme de 50 000$ pour que le projet puisse prendre forme, l'école Paul-Gérin-Lajoie compte récolter d'autres fonds auprès du milieu des affaires et de sa communauté (elle est située à Outremont) en organisant une soirée casino et une soirée folklorique.

appel du théâtre d'aujourd'hui
Pour la deuxième année consécutive, grâce à des subventions du ministère des Affaires culturelles et du Secrétariat d'État, le Théâtre d'Aujourd'hui invite les auteurs québécois d'origine étrangère à lui faire parvenir des pièces afin de «devenir partie de la relève dans un art vivant, en pleine mutation, qui veut rester à l'avant-garde de la société québécoise». Il ne s'agit pas d'un concours. Un comité de lecture composé d'auteurs québécois de différentes origines lira toutes les œuvres reçues et rédigera un rapport synthèse susceptible d'aider les auteurs, et de son côté, la direction du Théâtre d'Aujourd'hui choisira certaines pièces qui feront l'objet d'ateliers de travail. L'objectif est de contribuer à «développer au théâtre une image qui soit actuelle, pour que les arrivants aient une place ici, avec droit à leur parole et à leur imaginaire».

bourses japon-canada
Créé en janvier 1988 grâce à un don d'un million de dollars du gouvernement japonais et administré par le Conseil des Arts du Canada, le Fonds Japon-Canada vise à resserrer les liens entre les communautés artistiques des deux pays. Il permet d'attribuer des bourses individuelles, d'inviter des artistes étrangers et de financer des projets en arts visuels et en arts médiatiques, des tournées ainsi que des projets spéciaux. On a ainsi annoncé le 3 octobre dernier que dans la première catégorie, le marionnettiste suttonnais Félix Mirbt ira étudier le nô au Japon, le chorégraphe montréalais Daniel Léveillé y visitera des sites datant du Moyen Âge «en vue d'un travail préparatoire à la création d'une œuvre chorégraphique pour Montréal Danse» et le sculpteur montréalais Mark Prent observera «le travail de danseurs buto dont l'athlétisme sculptural et l'apparence éthérée ressemblent étonnamment à ses figures debout et en suspension libre».

colloque latino-américain
L'institut international de théorie et de critique sur le théâtre latinoaméricain (IITCTL) tiendra son prochain colloque à Ottawa les 1er, 2 et 3 août 1991. Intitulé «Les langages audiovisuels et les nouvelles tendances du théâtre actuel en Europe, au Canada et en Amérique Latine», l'événement organisé par Fernando de Toro aura lieu à l'Université Carleton grâce à l'appui de la School of Comparative Literary Studies et au département d'Espagnol. On s'informe au (613) 564-2894 ou au (613) 564-2865.

formation de l'acteur
Le Centre de recherches et de formation théâtrales en Wallonie, basé à Liège, en Belgique, nous informe que la Troisième Rencontre internationale sur le Mouvement scénique aura lieu à Saintes (France) du 31 mars au 12 avril 1991. Intitulée «Par-delà Stanislavski», elle permettra une approche théorique et surtout pratique de la bio-mécanique de Vsevolod Meyerhold, des méthodes utilisées par Rudolf von Laban, par Jerzy Grotowski, Eugenio Barba, etc. On s'informe au C.R.F.T.W., Place du XX août, 16, 4000 Liège (Belgique). Tél. : 32-41/23.45.98.